Labyrinthe

37 | 2011 (2)
Des séries et des vies

Éditorial

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/labyrinthe/4210
DOI : 10.4000/labyrinthe.4210
ISSN : 1950-6031

Éditeur
Hermann

Édition imprimée
Date de publication : 15 août 2011
Pagination : 7-9
ISBN : 9782705681470

Référence électronique
« Éditorial », *Labyrinthe* [En ligne], 37 | 2011 (2), mis en ligne le 29 juillet 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/labyrinthe/4210 ; DOI : https://doi.org/10.4000/labyrinthe.4210

Propriété intellectuelle

éditorial

Jadis on les dédaignait, on les négligeait, on les stigmatisait comme symbole de sous-culture et de mauvais goût, bras armé de l'abêtissement généralisé. Les temps ont bien changé : aujourd'hui, les séries américaines sont portées au pinacle, elles ne sont plus ce plaisir honteux qu'on cachait. Au contraire, il est de bon ton, à tout âge et dans tout milieu, de clamer son admiration pour *Les Sopranos*, *The Wire*, *Mad Men* et bien d'autres, et d'ajouter aux soirées passées devant l'écran les heures de conversation. Enfin les séries suscitent l'écriture, un déferlement de textes, analyses, articles, communications, bien au-delà des cercles de *fans* ou de journalistes spécialisés, jusque là leur domaine réservé. Les sociologues, les philosophes, les critiques littéraires s'en emparent, en font leur objet de prédilection.

Labyrinthe souhaiterait moins s'inscrire dans cette vogue que l'interroger. Non que nous voulions prendre de la distance, qu'elle soit amusée, accusatrice ou scientifique, avec cet impressionnant engouement ; il ne s'agit en rien de l'objectiver. Au contraire, c'est justement parce que beaucoup d'entre nous sont amateurs assidus de séries que nous voulons comprendre comment et pourquoi elles ont pris tant de place dans nos vies et celles de nos contemporains. Mieux encore, comment elles les ont façonnées, informées, transformées. Non pas donc considérer les séries comme des objets à manipuler à notre guise, calibrées selon concepts et raisonnements préalablement construits, mais mettre en jeu notre expérience de spectateur, et donc inverser les rôles : comment *nous* devenons les objets des séries, comment elles nous donnent forme, quelles « formes de vie » elles font naître.

Plutôt que de nous inscrire dans une lignée (Wittgenstein, Agamben), nous avons choisi de garder au concept de « formes de vie » une souplesse bienvenue, adéquate à la multiplicité des effets et versions possibles : la « forme » sera individuelle aussi bien que collective, biopolitique, socioculturelle, ou bien sûr esthétique. On ne pourra donc apporter de réponse satisfaisante qu'en partant justement de la « forme » sérielle, et des esthétiques singulières des séries. À ce titre, le choix est, comme toujours, arbitraire, lié à nos goûts et à nos expériences. Il nous semble qu'avec *Buffy*, *Les Sopranos*, *Walking Dead*, *The*

Wire, *Six Feet Under* et bien d'autres fictions évoquées plus ou moins longuement selon la perspective adoptée, nous sommes parvenus à proposer un ensemble vaste et varié, quoique très majoritairement originaire des États-Unis, entre celles qui font déjà figure de « classiques » et d'autres moins célébrées ou reconnues.

Ajoutons que ce dossier n'est en rien interdit, fermé ou illisible pour ceux qui n'aiment pas les séries : d'abord parce que la parole leur est donnée (Pierre Savy est leur ironique représentant, dans le texte qui clôt notre dossier), ensuite parce que tous les auteurs se sont attachés à disposer toutes les informations nécessaires à la bonne compréhension de leurs textes, sans en restreindre l'accès aux seuls *fans* des séries évoquées (ainsi l'article de Stéphane Legrand consacré à *Buffy* est-il accompagné d'un « mode d'emploi » bref et clair), enfin parce que nous faisons le pari que leurs vies aussi sont affectées par le phénomène sériel, partiellement, indirectement, par échos et réverbérations, mais sans demeurer parfaitement indemnes.

Puisque que c'est de nos vies de spectateurs qu'il est question, nos textes mettent en scène des subjectivités aux prises avec l'expérience sérielle et toutes ses conséquences. Dans les pages qui suivent, le regard analytique prévaudra, mais se mâtinera de confessions, de fiction, de méditations toutes personnelles et de fragments autobiographiques, le « je » relevant ici non de la facilité narcissique mais bien de la nécessité heuristique.

***

La section « Textes libres » est constituée de travaux qui sont comme les épisodes poursuivant des séries entamées il y a déjà quelque temps dans *Labyrinthe* : Bastien Bosa et Alessandro Delcò reviennent dans leurs textes sur la question des rapports entre les disciplines (sciences sociales, philosophies) d'une part, entre les disciplines et « les faits » d'autre part, toutes questions qui sont au cœur de la perspective réflexive et épistémologique souvent adoptée par notre revue (voir notamment le dossier « La fin des disciplines ? » du numéro 27). Par ailleurs, le texte de David Lemler rend compte d'un ouvrage qui, pour être ancien et assez oublié, n'en affronte pas moins avec force la question du rapport du judaïsme à la rationalité philosophique : rapport qui, depuis quelques années, a fait dans *Labyrinthe* l'objet de réflexions éparses qui se prolongent ici et devraient se poursuivre encore dans le numéro 38. Enfin, la réflexion de Caroline

Ferraris-Besso autour des « souvenirs de Tahiti » s'inscrit dans le courant des études post-coloniales que nous explorions en particulier dans le numéro 24 (« Faut-il être postcolonial ? »). Cette continuité (sérielle ?) entre des textes devrait faire découvrir aux lecteurs de *Labyrinthe* des thèmes qui, par-delà la structure thématique du dossier, nous tiennent à cœur.